THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1340



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Tombeaux (les) ou Jeune Silvain Pastorale

BIBLIOTECA
REVOLUCIONARIA
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

LE TOMBEAU
DU JEUNE SILVAIN.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

PERSONNAGES.

PROSPER.
LÉONARD. } Bergers.
THÉOPHILE.

La mère de SILVAIN, très-âgée.

L'action a lieu dans un riant vallon, près des bords de la Durance. Le paysage offre des rochers escarpés et des sites très-variés. Des ruisseaux et des bocages tempèrent la chaleur du climat. Le soleil est prêt à paroître : les concerts des oiseaux annoncent son lever majestueux.

LE TOMBEAU
DU JEUNE SILVAIN;
PASTORALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROSPER ET LÉONARD.

PROSPER.

Mon ami, je suis venu t'éveiller avant le lever du soleil, afin que nous puissions nous promener sans être incommodés par la chaleur. Si tu veux, tous les jours je te forcerai à être matinal.

LÉONARD.

Tu promets plus que tu ne peux tenir; car il arrive souvent que l'astre qui nous éclaire, presqu'au milieu de sa course te trouve encore endormi.

PROSPER.

Oh ! je saurai le devancer pour me trouver avec toi. De quel côté porterons-nous nos pas.

LÉONARD.

Vers l'asyle du repos. (1) Si tu savois comme j'aime cet endroit, depuis que j'y fus avec mon père ! C'est ici me dit-il un jour, que nous goûtons pour la première fois le sommeil de nos maux. Toute la vie, victime des maladies, des tyrans et des pervers, nous sommes constamment malheureux; la mort seule met un terme à nos souffrances; l'on ne craint plus rien dans le tombeau; c'est un port assuré contre la fureur des méchants.

PROSPER.

Sais-tu bien, Léonard, que ces réflexions ne sont pas très-patriotiques; car si tous

(1) Le Cimetière.

les hommes vertueux, les bons patriotes, invoquoient la mort pour se soustraire, comme tu dis, aux fureurs des méchants, que deviendroit la France ? Le vrai citoyen doit toujours chérir la vie, fût-elle semée de mille maux, parce qu'elle est utile à son pays, pour exterminer tous ceux qui s'opposent à son bonheur et à sa prospérité; et lorsqu'on est assez fort pour précipiter dans la nuit du tombeau, les oppresseurs de l'humanité, c'est un crime de paroître les craindre, et un délire d'invoquer la mort pour se soustraire à leurs coups. Que dirois-tu d'un homme, qui, voyant un animal féroce venir fondre sur lui, se perceroit aussi-tôt d'un poignard, au lieu de chercher à terrasser son ennemi; tu le traiterois de lâche ! Eh bien ! telle est l'image de ceux qui sont assez foibles pour mettre en balance une vie active et courageuse, avec la sombre perspective du trépas.

LÉONARD.

Je me rends à tes raisons; elles sont

justes; mais comme le motif qui nous rassemble n'est pas de discuter des matières aussi graves, reposons-nous sous cette voûte de verdure, et chante-moi le chant républicain, sur la mort d'AGRICOLE VIALA; tu ne te plaindras pas, sans doute, de la bravoure de ce jeune-homme?

PROSPER.

Non, certes; car la patrie compte peu d'aussi ardens défenseurs.

Il chante.

Espoir naissant de la patrie,
Enfans, ses jeunes défenseurs,
Sentez-vous brûler dans vos cœurs
D'être à jamais fameux la généreuse envie?
Suivez les traces du héros,
Dont aujourd'hui la France honore la mémoire;
Vos noms, comme le sien, consacrés par la gloire,
Seront chantés par vos rivaux.

A peine sorti de l'enfance,
Viala soutient la liberté;
Déja son intrépidité
Combat ses ennemis aux bords de la Durance.

Il veut par un heureux effort,
Du fleuve à des brigands disputer le passage ;
On le retient envain, et son ardent courage
Cherche la victoire ou la mort.

Le fer, le feu, rien ne l'arrête !
De traits il est enveloppé ;
Mais bientôt il tombe frappé
Par le plomb meurtrier, dirigé sur sa tête.
Pour mon pays, je meurs content,
Dieu, rendez ma patrie à jamais triomphante !
Aussi-tôt les brigands, dans l'onde mugissante
Précipitent son corps sanglant.

Console-toi, mère chérie,
Et sèche des pleurs superflus ;
Au lieu d'un héros qui n'est plus,
Adopte pour enfans les fils de la patrie.
Le tien, dans les cœurs vertueux,
A laissé de son nom la mémoire immortelle ;
Les mères, les enfans, vous prendront pour modèle,
En vous admirant tous les deux.

LÉONARD.

Oui, son nom est à jamais immortel.
Qu'il est beau de mourir pour son pays !

PROSPER.

Tu ne disois pas cela tout à l'heure...

LÉONARD.

Arrête. N'ai-je pas reconnu mon erreur? Eh bien! apprends que tu perdrois tout le mérite de m'avoir terrassé par la justesse de tes raisonnemens, si tu manquois de générosité.

PROSPER.

Mon ami, il est peu de vainqueurs qui n'abusent de la victoire; te l'avouerai-je? Sans l'avis que tu viens de me donner, j'allois te prescrire, en despote, de chanter la romance plaintive du jeune Barra: les doux accens de ta voix mélancolique, font éprouver une émotion si délicieuse, qu'on desire toujours de la faire renaître; mais à présent, je n'ose pas même t'en prier.

LÉONARD.

Pour te racommoder avec moi tu deviens donc flatteur?

PROSPER.

Je te proteste que je suis sincère.

LÉONARD.

J'en doute : cependant je vais te contenter.

Il chante.

Enfans, écoutez un récit
Qui va faire couler vos larmes ;
Plus à vos cœurs qu'à votre esprit
Ce langage offrira des charmes.
Loin de languir dans le repos,
Ecoutez l'honneur qui vous crie :
Qu'à tout âge on est un héros,
Lorsque l'on meurt pour sa patrie.

A dix ans pour servir l'état
BARRA se destine à la guerre,
Et du salaire de soldat
Ce bon fils soulage sa mère.
Par les plus tendres sentimens
C'est savoir embellir sa vie,
Que de servir en même-tems
Et la nature et sa patrie.

Chargé du dépôt précieux
Des chevaux d'un chef intrépide,

Pressé d'assassins furieux,
A céder rien ne le décide;
Barra préférant le trépas
A la plus lâche ignominie,
A vous, dit-il, *non*, *scélérats!*
Soudain il meurt pour sa patrie.

Qui pourra calmer ta douleur,
Mère hélas! trop infortunée!
Mais que dis-je? d'un tel malheur
Ton ame n'est point étonnée.
De tes larmes en un moment
Oui, je vois la source tarie:
O nature, ton sentiment
Cède à l'amour de la patrie.

O vous qui plus long-temps que nous
Verrez fleurir la République,
Puisse un tel exemple sur vous
Augmenter cette ardeur civique.
Votre cœur alors sentira
Qu'il n'est qu'un sort digne d'envie;
C'est de pouvoir, comme BARRA,
Donner ses jours à sa patrie.

PROSPER.

N'as tu pas entendu quelque bruit autour de nous?

LÉONARD.

J'ai cru que quelqu'un unissoit sa voix à la mienne ; mais je n'en suis pas sûr : l'écho peut nous tromper.

PROSPER.

Paix !

On entend chanter dans le lointain.

Qu'à tout âge on est un héros
Lorsque l'on meurt pour sa patrie.

PROSPER.

Cette voix m'est inconnue, mais elle est belle ; aussi belle que la tienne....
Ecoutons....

On entend encore chanter.

Aux traits fameux dont se décore
La fabuleuse antiquité,
Opposons les faits dont s'honore
Notre naissante liberté.
De tous ceux que vante
Rome triomphante,

Un seul vaut-t-il le dévouement
De cet enfant !
De cet enfant !

Ici pour sauver la patrie,
C'est un cable qu'il faut couper ;
Mais pour cette action hardie,
A la mort il faut se vouer :
On est dans l'attente....
Un seul se présente.
Qui donc a fait ce trait touchant ?
C'est un enfant !
C'est un enfant !

A cet autre un esclave crie :
Tu n'as pas d'arme, il faut périr,
Rends-toi ! — *Non ; vive la patrie !*
Pour elle je saurai mourir.
Il succombe, et brave
En mourant l'esclave !...
Quel est donc cet homme si grand ?
C'est un enfant !
C'est un enfant !

L'Europe envain coalisée,
Croit nous priver de défenseurs ;
La France, loin d'être épuisée,
Par-tout voit naître des vengeurs.
La trompette sonne !...

aux

Aux champs de Bellone
Le cœur amène en peu d'instants
Trois mille enfans !
Trois mille enfans !

PROSPER.

Eh bien ! que dis-tu de ce chant là ?

LÉONARD.

Il me transporte : quelle mélodie touchante !

PROSPER.

As-tu remarqué comme Écho se hâtoit de dire à son tour ; *c'est un enfant, c'est un enfant ?* Jadis il n'étoit éveillé que par les chants de Philomèle, et les soupirs des amants malheureux ; mais les hommes libres firent ensuite retentir les airs, des noms sacrés de Patrie, de Liberté, et de ceux rendus fameux par la bravoure et les vertus républicaines. Echo fut d'abord étonné ; jamais ces sons ne s'étoient fait entendre dans ces contrées ; cependant il les retint, et bientôt,

portés sur les ailes des vents, il les répéta de rivage en rivage, dès la naissante aurore, jusqu'au dernier crépuscule du soir.

PROSPER.

Voici Théophile, c'est sûrement notre chanteur.

SCÈNE II.

LÉONARD, PROSPER, THÉOPHILE.

LÉONARD.

Bon jour, Théophile ; tu aurois entendu une bien jolie voix dans le bosquet voisin, si tu étois arrivé plutôt.

THÉOPHILE.

Peut-être !

LÉONARD.

Ah ! je t'entends ; c'étoit toi. Tu as

raison : on ne peut chanter dans un endroit, et s'écouter dans un autre.

THÉOPHILE.

Si cela se pouvoit, je n'eusse entendu qu'une voix très-médiocre; c'est de la tienne, dont on peut parler avec avantage.

LÉONARD.

Trève de compliments.

PROSPER.

Oui, oui, apprends-nous plutôt quelques airs nouveaux; tu dois en faire une ample récolte; car l'amour de la patrie et de la liberté, en fait éclore à chaque instant.

THÉOPHILE.

J'y consens; mais quittons ce berceau. Je viens d'appercevoir dans le petit sentier, la mère de l'intrépide et malheureux Silvain; sans doute elle va jetter des fleurs sur la tombe de son fils, et l'arroser de ses larmes; allons à sa rencontre, et

par de tendres soins, des offres de services, faisons passer dans son ame quelques consolations.

LÉONARD.

Que peut-on lui dire ? Son fils n'est plus; elle a perdu le soutien de sa vieillesse.

PROSPER.

Nous le remplacerons ; as-tu oublié qu'il est mort pour la patrie, et qu'une douleur trop grande seroit un crime.

THÉOPHILE.

Mes amis, écoutez.

Il chante.

Le beau jour marqué par la gloire
Luit sur nos superbes remparts ;
Accourez, fils de la victoire,
Rassemblez-vous de toutes parts.
A l'auguste voix de la France,
Que les cieux répondent émus !
Le peuple souverain s'avance
Couvert des palmes de Fleurus.

Honneur, honneur à la mémoire
De Barra, de Viala, morts pour la liberté.
Chantons, chantons, que nos hymnes de gloire
Montent jusqu'au séjour de l'immortalité.

Qu'elle est douce! qu'elle est sublime
La fin de leurs jours glorieux!
S'ils tombent sous le fer du crime,
La vertu les élève aux cieux.
Ils n'ont fait qu'échanger la vie
Pour un éternel souvenir;
Et les bras ouverts, la patrie
A reçu leur dernier soupir.
Honneur, etc.

Autour de ces ombres sacrées,
Flottez drapeaux, sonnez clairons!
Et que les couleurs révérées,
De nos murs pendent en festons.
Aux accens des cors et cymbales
Ouvrez-vous, temple des héros,
Et que vos portes triomphales
Reçoivent deux martyrs nouveaux.
Honneur, etc.

PROSPER.

Tu nous ferois devenir patriotes si nous ne l'étions pas; car tu ne chantes que des airs républicains.

THÉOPHILE.

Je n'en connoîtrai jamais d'autres ; voulant servir mon pays, par tous les moyens possibles, je dois chanter la liberté, écrire pour elle, et verser tout mon sang, s'il le faut, pour la défendre.

PROSPER.

Mon ami, tous les français ne sont pas de ta trempe ; plusieurs périssent en faisant de vains efforts pour la renverser.

LÉONARD.

Je crois appercevoir l'infortunée mère de Silvain.

THÉOPHILE.

Oui, elle est sous le cyprès qui couvre la tombe de son fils.

PROSPER.

Passons très-doucement derrière cette charmille ; le moindre bruit nous trahiroit, et cette citoyenne pourroit se persuader

que nous nous sommes rassemblés pour insulter à sa douleur ; elle ignore que nos cœurs sont à l'unisson du sien, et que malgré notre jeunesse, nous connoissons toute l'étendue de sa perte.

La mère de Silvain chante.

O mon cher fils, Silvain, tu n'es donc plus !
Quel coup pour mon ame attendrie !
La plus belle de toutes tes vertus,
Fut celle d'aimer ta patrie.

Quand tu me fis tes funestes adieux,
Tu pressas le sein de ta mère.
Les tristes pleurs qui couloient de mes yeux,
Te peignoient ma douleur amère.

Pierre insensible à mes gémissemens,
Découvre-moi son ombre chère ;
Qu'elle connoisse à mes tristes accens,
Les derniers adieux d'une mère.

O tristes fruits de mes tendres amours !
Quelque soit le destin sévère,
Sans doute il put disposer de tes jours,
Mais non pas du cœur de ta mère.

Que ton trépas, ô mon malheureux fils,

Est glorieux à ta mémoire !
Tu sus mourir pour venger ton pays,
Tu vécus assez pour ta gloire.

PROSPER.

Tu pleures, Théophile ?

THÉOPHILE.

Je ne puis retenir mes larmes, en voyant le triste sort de cette mère malheureuse.

PROSPER.

Elle est bien à plaindre ; mais hélas ! combien d'autres partagent la même destinée ? Oh ! mon ami, quand verrons-nous la dernière victime de la fureur des tyrans ?

LÉONARD.

Quand verrons-nous la race des oppresseurs, anéantie pour jamais ?

THÉOPHILE.

Lorsque les peuples qui nous contem-

plent seront assez courageux pour nous imiter.

PROSPER.

Puissent-ils se hâter de rendre l'univers libre ! l'épouvantable fléau de la guerre disparoîtra aussitôt, et les campagnes, couvertes d'épis dorés et d'arbres chargés de fruits, ne seront plus abreuvées du sang des hommes, et arrosées de leurs larmes.

LÉONARD.

Elle quitte le tombeau de Silvain; volons à sa rencontre.

PROSPER.

Et refermons, s'il est possible, la plaie de son cœur; le travail de son fils fournissoit à ses besoins : il n'est plus; nous pouvons le remplacer.

SCÈNE III.

LES PRÉCEDENS, LA MÈRE DE SILVAIN.

THÉOPHILE, *à la mère de Silvain.*

Citoyenne, nous connoissons ton malheur; il est irréparable; cependant tu peux encore chérir l'existence, en trouvant des amis.

La mère de SILVAIN.

Vous venez sans doute de voir couler les larmes dont j'arrose tous les jours la tombe de mon fils ? elles sont, je crois, bien légitimes ; il étoit le soutien de ma vieillesse. Gardez-vous cependant de penser que mon cœur soit ouvert au murmure; non : résignée à la providence, j'adore ses décrets.

PROSPER.

Tes sentimens sont ceux d'une mère aussi tendre que bonne républicaine; mais ménage ta sensibilité. Nous ne pouvons blâmer tes larmes; qu'elles coulent seulement pour soulager ta douleur ! Nous pleurerons avec toi.

Il est doux de pleurer, quand on pleure avec nous!

LÉONARD.

Ne crains nullement, citoyenne, que les habitans de ce canton oublient que tu n'es pas fortunée, et sois sûre qu'ils préviendront tes besoins. Est-il de plus douces jouissances que de faire des heureux ?

PROSPER.

Mes amis et moi n'en connoissons pas d'autres; ainsi, femme sensible, mère digne d'un meilleur sort, laisse-nous goûter le plaisir d'acquitter la dette que ton fils avoit contractée envers toi. Mon

oncle, en mourant, m'a rendu maître de la maisonette que tu connois ; fais-y ta demeure; le jardin qui l'entoure renferme déjà des légumes qui pourront servir à ta nourriture.

LEONARD.

J'ai, par mes épargnes, amassé un petite provision de lin et de chanvre ; tu pourras en faire du fil et de la toile ; demain, si tu veux, je te la porterai dans ta nouvelle habitation ?

La mère de SILVAIN.

Oh ! mes amis, mon cœur encore oppressé par la douleur.....

PROSPER, *l'interrompant.*

Théophile, tu n'as donc rien à ta disposition ?

THÉOPHILE.

Je pense à nos trois chèvres; ce qu'elles nous donnent de lait est plus que suffisant pour

pour la nourriture de notre famille ; je demanderai la permission à ma mère d'en ôter tous les jours une portion, que j'enverrai à la citoyenne, par la petite Babet.

La mère de SILVAIN.

Comment reconnoître tant de générosité ?

PROSPER.

En acceptant nos foibles dons.

LÉONARD.

Oui, oui, point de remercimens, nous sommes déjà trop récompensés d'avoir pu, malgré notre jeunesse, servir utilement la république.

THÉOPHILE.

Il n'est pas encore l'heure des travaux; conduisons la citoyenne dans sa nouvelle demeure. J'irai chercher du pain frais tandis que tu cueilleras des fruits, et nous déjeûnerons sous le berceau.

Ils partent ; et Théophile chante.

Courageuses mères
Des guerriers français,
Épouses si chères,
Calmez vos regrets.
Encore à la gloire
Bornez vos desirs ;
Après la victoire
Viendront les plaisirs.
Encore à la gloire, etc.

Tant que sur la terre
Vit un oppresseur,
Qui peut de la guerre
Plaindre la rigueur ?
Il faut à la gloire
Savoir immoler
Ce que la victoire
Viendra réparer
Il faut à la gloire etc.

Quand pour la patrie
On devroit mourir,
Lui donner sa vie
N'est-ce pas jouir ?
Qui sait à la gloire
Borner ses desirs,
Trouve à la victoire
Assez de plaisirs.
Qui sait à la gloire, ect.

Des traits de la foudre
Nos bras vont s'armer ;
Les rois dans la poudre
Bientôt vont rentrer.
Français, à la gloire
Bornez vos desirs,
Après la victoire
Viendront les plaisirs,
Français, à la gloire etc.

FIN.